

présence de Sir George Cartier, alors ministre, qui, en se rendant à St. Jean, avait voulu témoigner au nouvel évêque toute son estime et son respect pour les hautes fonctions dont il venait d'être revêtu. Il prit possession solennelle de son évêché le trente-et-un du même mois.

Ce qui occupa d'abord l'attention de Mgr. Larocque, ce fut l'état dans lequel se trouvaient les finances de l'évêché de St. Hyacinthe. Une dette énorme pesait lourdement sur l'évêque; les intérêts à payer annuellement étaient considérables et les revenus insuffisants. D'année en année cette dette, alors de \$40 à \$50,000, s'accroissait, et il fallait des moyens énergiques pour faire face aux difficultés. Mgr. Larocque, en financier habile, (il en avait la réputation) n'était pas homme à négliger ces moyens. Il vit ce qu'il avait à faire, et prit une de ces résolutions extrêmes qui sauvent du danger, mais font quelquefois au cœur de ceux qui en sont les auteurs une plaie qui ne se cicatrise pas. Il résolut de laisser sa ville épiscopale, de s'éloigner de ses conseillers et de ses amis, d'abandonner son séminaire, pour aller vivre dans une paroisse retirée, à Belœil, où il pourrait économiser suffisamment pour éteindre les malheureuses dettes de l'évêché.

Ce qu'il fit. Il resta près de sept ans dans cette sorte d'exil, si pénible pour son cœur de pasteur.

Il y a deux ans, il eut la satisfaction de voir se réaliser un plan conçu par le premier évêque de St. Hyacinthe et auquel Mgr. Joseph Larocque avait travaillé lui-même. Ce fut l'introduction dans son diocèse de l'ordre des Frères Prêcheurs. Depuis plusieurs années on cherchait à faire venir en Canada les enfants du grand St. Dominique, et le premier dimanche d'octobre de l'an 1873, Mgr. de St. Hyacinthe présida lui-même à l'installation des Dominicains dans l'église de Notre-Dame du Rosaire. Il eut donc l'avantage de fonder lui-même la première maison de cet ordre dans le pays.

Quand, il y a quelques semaines, il se sentit atteint de la maladie qui devait l'emporter, il mit ordre à ses affaires. Il manifesta une grande résignation, demandant de prier pour que la volonté de Dieu s'accomplît et non la sienne. Quoique possédant un caractère vif, il endura patiemment ses souffrances. Le jour de l'examen des élèves du séminaire, comme les membres du Clergé du diocèse étaient réunis en grand nombre, il chargea Mgr. Lafleche de leur demander en son nom, pardon pour les offenses qu'il aurait pu leur faire, donnant ainsi une preuve de profonde humilité chrétienne.

St. Hyacinthe perd en Mgr. Chs. Larocque un ami et un bienfaiteur. Bien des préjugés avaient été répandus contre lui. Il est vrai qu'il était arrivé sous des circonstances exceptionnelles.

Son entrée dans le diocèse avait été une marche triomphale. Mais ce sont des choses qui n'éblouissent pas un prêtre, encore moins un évêque, qui n'accepte le fardeau imposé que parce qu'il y voit un grand sacrifice à offrir à Dieu. Mgr. Larocque avait entrevu le sien, et il n'a pas voulu y échapper; à mesure que le calice amer s'approchait de lui, il n'en détournait pas ses lèvres.

Maintenant que la tombe est fermée sur ce grand évêque, on pourra apprécier mieux les actes de son administration. Il a rétabli l'équilibre dans les finances de l'évêché; au prix d'un grand sacrifice, il s'est exilé pour éteindre l'énorme dette qui écrasait le diocèse; il a acquis à même ses deniers, au centre de la ville, le plus beau terrain qu'il y eut pour y asseoir la cathédrale future; il a fait don personnellement du terrain nécessaire à la construction de l'église; le collège de cette

ville a reçu de lui une somme de \$4000, pour l'instruction de la jeunesse; et il a légué ses biens pour former un fonds qui mettra l'établissement épiscopal à l'abri des dettes qui jusqu'à présent l'ont obsédé. Il a donc fait beaucoup pour nous; la ville lui doit de la reconnaissance, et il passera à bon droit, dans l'avenir, comme un des évêques qui auront opéré la plus grande somme de bien dans le diocèse.

Peu à peu, Dieu manifeste la vérité; pour les uns plus tôt, pour les autres plus tard. La mémoire de Mgr. Larocque a peut-être besoin de la vérité. Il est rare que les grandes figures ne provoquent pas les remarques, par cela seul qu'elles attirent davantage l'attention de la multitude.

Paix à ses cendres et honneur à sa mémoire!

### ECHOS DE PARTOUT

Un nouvel alliage métallique serait actuellement en essai. Il se compose de cuivre, de manganèse, de zinc et d'une faible proportion de phosphate de chaux. Ce métal est blanc, dur et tenace.

On a calculé que la dépense à la charge des 37,000 communes pour les soins médicaux à donner aux indigents s'élève à six millions et demi, ce qui donne 175 francs pour chacune d'elles. En France, on compte 1 indigent pour 27 habitants, et la proportion des malades est de 1 pour 3½ indigents. Etant donné que chacun reçoit une moyenne annuelle de 3½ visites, on remarque que chaque indigent malade coûte 2 fr. 20, dont 1 fr. 50 pour soins médicaux, et 0 fr. 70 pour l'achat des médicaments.

Ce n'est pas seulement à Rome que la persévérance des archéologues trouve sa récompense. A Vervins, on vient de découvrir et de rendre à la lumière les restes d'un beau théâtre romain. Ces ruines consistent en un mur circulaire de 65 mètres de diamètre, avec puissants contreforts. La scène et l'avant-scène sont déjà déblayés en partie et on espère retrouver quelques rangs de gradins. Ce théâtre a sans doute servi de cimetière au temps des rois mérovingiens, car les fouilles ont ramené beaucoup de débris humains, des fragments de cercueils de pierre, des médailles mérovingiennes, etc.

Tous les maraîchers des environs de Paris vont en pèlerinage, en ce moment, se prosterner devant une asperge qui mesure 32 centimètres de circonférence à sa base. Elle a été récoltée dans la propriété de M. Caillet, à Argenteuil, et est exposée chez M. Fialon, pharmacien et maire de la localité. La fameuse asperge est-elle vraiment authentique. Cela nous remet en mémoire celle qui pointa un beau jour dans un carré de jardin de Mgr. Courtois de Quincy, évêque de Belley, et qui promettait, raconte Brillat Savarin, "une colonne plus que de pleines mains." L'asperge croissait chaque jour en grâce et en beauté, et bientôt on commença à apercevoir la partie blanche où finit la propriété succulente de ce végétal. Le coutelier voisin avait été chargé de faire un couteau spécial, Monseigneur s'étant réservé le droit de séparer lui-même l'asperge de sa racine. Le jour venu, Monseigneur se baissa avec gravité; mais, ô surprise! ô désappointement! ô douleur! le prélat se releva les mains vides, l'asperge était de bois....

Cette plaisanterie un peu forte était du crû du chanoine Rosset, qui peignait à merveille et dessinait admirablement.

On vient de commencer, à Belfort, les travaux de terrassements nécessaires pour l'installation du lion qui sera placé dans cette ville en souvenir de son héroïque résistance pendant la guerre de 1870. Ces travaux de terrassements ont fait supposer que l'installation du lion de Belfort était prochaine; il n'en est rien cependant. Ce monument, élevé par souscription nationale, ne pourra être définitivement terminé qu'en l'automne 1876.

M. Bartholdi, chargé du travail, va souvent à Belfort visiter les travaux et s'assurer de l'exécution de ses ordres. Mais ce n'est que vers l'automne qu'il quittera Paris pour s'installer définitivement à Belfort et commencer ses préparatifs, qui seront forcément interrompus quelque temps pendant l'hiver.

M. Bartholdi a dans son atelier un lion d'une exécution parfaite qui représente au seizième près le colossal lion qui fera l'orgueil de Belfort. Dans quelque temps il en fera un autre quatre fois plus grand et qui mesurera cinq mètres de longueur sur quatre de hauteur.

Le lion de Belfort mesurera, au contraire, 15 mètres de hauteur sur 25 de longueur. Il sera en grès rouge des Voges, comme la cathédrale de Strasbourg, et sera placé sur les parvis de la citadelle, et portera pour toute inscription:

*Aux défenseurs de Belfort, 1870-71.*

Le fer est devenu pour ainsi dire le symbole du siècle: sur terre comme sur mer, c'est la maîtresse matière aujourd'hui mise en œuvre. Un architecte de Paris, M. Boileau, a donc pensé que l'art des constructions doit, lui aussi, demander au fer un élément résistant et durable, pouvant par ses propriétés particulières devenir la base d'une architecture nouvelle, l'architecture du XIXe siècle. Depuis vingt ans il a étudié le problème, l'a examiné sous toutes ses faces, et comme résultat de ses études il montre, dans une exposition de ses travaux, faite rue du Vieux-Colombier, numéro 1, près la place Saint-Sulpice, tout le parti architectural que l'on peut tirer du fer. Employé sous forme de colonnes de fonte pour les appuis verticaux, de fermes et de cintres pour les portées, le fer constitue une ossature dont les vides sont remplis par de la maçonnerie; celle-ci n'a d'autre destination que de former la clôture de l'édifice, aussi bien pour les murs que pour les voûtes. Des bâtiments ainsi construits ont une solidité unie à une grande légèreté; les effets décoratifs produits sont nouveaux, souvent originaux et inattendus; en outre, un tel système se recommande par l'économie marquée qu'il présente sur les anciens modes de construction. L'église Saint-Eugène de Paris, celle du Vésinet et de Montluçon, et une autre inachevée qui s'élève dans le département de l'Oise, sont les spécimens déjà existants de la nouvelle architecture que préconise M. Boileau.

### EN SUISSE

NOTES DE VOYAGE

I

Lac de Genève, juillet 1875

O lac! l'année à peine a fini sa carrière....

Je le crois bien!... Nous sommes au mois de juillet. Mais comment voir un lac sans s'écrier: O lac!... C'est une chose presque impossible....

O nature!... Mais calmons-nous. En y réfléchissant, la nature ne laisse que de fort médiocres souvenirs.

Genève, avec ses eaux claires et hautes, une jolie brune, avec des yeux bleus à fleur de tête, *blaucôpis!*... Et quel effet merveilleux, le soir, que celui des feux des candélabres du bord plongeant dans l'eau jusqu'au fond!... Flamboyantes épées trempées par des mains invisibles, — *admirable matière à mettre en vers latins!* — Si Genève était Tolède, avec ses bonnes lames... ou que Tolède fût Genève!... Voilà pourtant ce que c'est que la poésie.

*Saxon! Saxon!*... Ah! mon Dieu! quelles figures s'y arrêtent!... *Des figures de chiens*, comme dit ma tante d'Escarbagnas... Quelque chose me dit que je ferais bien de ne pas descendre ici. ... Bah! *Alea jacta est!*

II

*Saxon-les-Bains.* — Nous descendons à l'hôtel des Bains, où, par le télégraphe, nous avons fait retenir nos chambres. Nous sommes mal logés; mais le moyen de se plaindre? Tout est rempli. Les maîtres de l'hôtel ont même cédé leur lit. Après avoir secoué la poussière de nos vêtements, et malgré la faim qui nous presse, nous allons droit au Casino, où nous attirent certains numéros que nous avons vus flotter devant nos yeux pendant tout le voyage. Mais, premièrement, nous avons soin de nous informer s'il nous sera possible d'aller, à notre retour, un souper délicat, tel que cela convient à des gens qui sont disposés à faire sauter la banque. Un beau monsieur, au jabot tuyauté, aux longs favoris lissés, nous répond affirmativement, et nous faisons gaiement les quelques pas qui séparent l'hôtel des Bains de la maison de jeu.

Ce Casino, dont nous avons tant de fois relu l'attrayante annonce à la quatrième page de tous les journaux, ne laisse pas que nous désappointer légèrement; c'est une manière de chalet colorié, auquel la fermeture des jeux d'Allemagne a fait ajouter deux ailes, l'une entièrement terminée, l'autre feignant de l'être. Une méchante galerie orne le devant de ce bel édifice; elle lui donne un faux air de théâtre de la foire, et malgré moi j'y cherche le pitre enfariné et la jupe éclatante de Colombine. Quelques personnes, circulent çà et là d'un air sombre. On entend le tintement de l'or et de l'argent, le bruit des râpeaux et le *rien ne va plus* guttural des croupiers allemands. En entrant dans la salle, nous ne voyons plus rien; le démon du lieu nous saisit, et nous voilà tous absorbés *jusqu'aux trois dernières*, par les émouvantes péripéties d'une série à la noire, suivie de quatorze intermittences et de onze coups de trois accolés... Le jeu terminé, très-allégés de notre argent, mais soutenus par la certitude d'une revanche éclatante, nous nous rendons à l'hôtel, afin d'y prendre le repas commandé, et que rend très-nécessaire les tiraillements rigoureux de nos estomacs vides. On nous indique la salle à manger. Une grande salle avec trois longues tables faiblement éclairées par quelques lampes qui s'éteignent faute d'huile. Quelques garçons, moitié endormis, s'agitent comme des somnambules autour d'elles. Nous arrêtons celui qui nous semble le moins abruti des trois, et le colloque suivant s'établit entre nous:

— Nous voulons souper.

— C'est facile. Que faut-il vous servir?

— D'abord, changer cette nappe;

— Impossible, la lingerie est fermée.

— Quoi! n'avez-vous pas quelques serviettes à mettre en place de cette horreur?

Le garçon lève les épaules, emporte la nappe, et met devant nous quelques linges gluants qui sentent le mois. Il attend nos ordres avec la résignation peinte sur son visage, car il nous juge des gens difficiles à satisfaire.

— Donnez-nous vite un bouillon.

— Il n'y en a pas.

— Un poulet.

— Il n'y en a pas.

— Du gibier, un caneton.

— Il n'y en a jamais eu.

— Alors, vite une soupe quelconque, une omelette, du beurre, une tranche de pâté.

— Je vas vous dire (ici il s'appuie sur la table), allez souper au café.

— Et où est-il le café?

— A gauche en entrant.

— Vous n'avez donc rien?

— Si, du veau froid.

— Allez au diable, avec votre veau froid!

— Que voulez-vous, la cuisine est fermée et le cuisinier couché.

— Et c'est ce qu'on appelle un hôtel de premier ordre!

— Que voulez-vous que je vous dise? Ce n'est point ma faute. Moi, je ne demandais pas mieux que de vous servir; mais nous n'avons rien, voyez-vous. Allez au café.

— Est-ce que le café fait partie de l'hôtel?

— Sans doute. Je vous l'ai déjà dit; à gauche en entrant.

— Et serons-nous mieux servis là?

— Ils ont plus que nous l'habitude de donner à souper.

— Le chef ne sera pas couché?

— Il n'y en a pas.

— Alors, qui fera notre souper?

— ON L'ENVOIE CHERCHER ICI!

— Mais puisque vous n'avez rien!

— Si, du veau froid!

Nous nous levons en fureur. Cet homme veut nous envoyer au café comme les médecins expédient à Madère ou à Nice les malades dont ils ne savent plus que faire.